

# LA FAÇADE N'APPARTIENT PAS À SON PROPRIÉTAIRE...

**A** lors qu'ailleurs, les pouvoirs publics font preuve d'imagination et d'intelligence pour entretenir l'identité et asseoir le cachet de leurs villes historiques, indépendamment des actions ordinaires de préservation et de sauvegarde, devenues des opérations somme toute banales, Alger (l'Algérie devrions-nous écrire) se distingue par une inertie absolue, voire une indifférence coupable, qui ne fait même plus tressaillir nos gouvernants, malgré les signes avant-coureurs d'une catastrophe annoncée.

Cet immobilisme endémique obtient que nous accordons une importance considérable à chaque profession de foi de quiconque promet de mettre fin à la dégradation inexorable et fatalement à la disparition de ce trésor inestimable qu'est le centre historique d'Alger.

Alors que la Médina (appelée communément Casbah) vacille comme une flamme prise dans un courant d'air, mais qu'elle refuse obstinément de s'éteindre on ne sait par quel miracle, à moins que ce soit grâce à l'invocation de son saint patron Sidi Abderrahmane, c'est, de nos jours, la ville datant de la période coloniale qui est en péril.

«Il faut faire en sorte à ce qu'un nouvel édifice, un nouvel espace aménagé ou autres structures soient adaptés à l'environnement et l'architecture commune de la ville, tout en préservant le cachet d'Alger», a encore récemment proclamé le wali d'Alger, lors d'une récente visite d'inspection à Alger.

Dans un premier temps, nous applaudissons des deux mains et saluons cette prise de conscience du premier responsable de la wilaya, qui, outre la réhabilitation du vieux bâti, semble vouloir rompre avec la construction de ces horribles bâtisses, dont la façade (murs rideaux en aluminium, très en vogue actuellement), est un exemple visible.

Ces assemblages de constructions hétérogènes qui s'incrémentent petit à petit



Photos : DR

au milieu des immeubles haussmanniens, en dehors de leur apparence inesthétique et sans personnalité, violent allègrement les règles d'aménagement de l'espace urbain et d'architecture, censées donner une cohérence à l'agencement et aux opérations d'aménagement des espaces urbains et à l'architecture de la cité.

Dans un deuxième temps, nous restons dubitatifs<sup>(1)</sup>. Car comment ne pas être en proie au doute, habitués, voire résignés, que nous sommes, à ce type de déclaration des grands prometteurs qui, souvent, ne sont que des simples effets d'annonce, sans lendemain, pendant que l'aléatoire et le hasardeux sont entrés dans la norme forgée par des années de désinvolture.

La future réalisation au cœur d'Alger<sup>(2)</sup> d'un centre commercial, à l'emplacement de l'immeuble démolì, appelé couramment «La Parisienne» nous édifiera sur la volonté réelle de nos pou-

Par Farid Ghili

voirs publics, non seulement, de mettre résolument à exécution leurs promesses, mais plus que tout, d'appliquer rigoureusement la réglementation.

La façade n'appartient pas à son propriétaire, mais à celui qui la regarde, dit un adage. En vertu de ce pouvoir symbolique, nous<sup>(3)</sup> lançons un appel à tous les «Ponce Pilate» de mesurer le danger qui guette notre cité et prendre, enfin, des dispositions rapidement agissantes, visant la sauvegarde, la revitalisation et la préservation du cachet architectural de l'hypercentre urbain d'Alger<sup>(4)</sup>, notamment celles concernant les immeubles construits sous le second empire colonial, qui, en raison de leur singularité et leur identité consubstantielles au cadre environnemental, occupent une place éminente dans la représentation du paysage urbain d'Alger.

F. G.

1) L'exemple le plus frappant de ce contresens est la nouvelle bâtisse de style éclectique, dénommée «l'Historial» ou «Maison d'Alger», érigée à la rue Ben M'hidi, inaugurée par le même wali qui promet de préserver le cachet architectural...

2) A l'intersection des rues Didouche-Mourad, El Khettabi, Charras et Monge, quartier typiquement haussmannien, avec quelques édifices épars, d'architecture néomauresque.

3) Algérois, Algériens, habitants d'Alger, de toutes origines, religions, races, langues, histoires, confondus qui avons ras-le-bol de ces promesses de Gascon.

4) Aucun des immeubles (à l'exemple de la Grande-Poste) d'Alger-Centre n'est classé. Le ministère de la Culture, auquel revient la décision, n'a pas entrepris les opérations pour protéger ce tissu qui semble condamné à court terme, avait déclaré récemment un responsable de la commune d'Alger-Centre.

## CHRONIQUE DE GUELMA

### On meurt comme des chiens dans les hôpitaux !

Je me souviens... du dernier mot qu'a prononcé mon oncle agonisant... sur son lit d'hôpital...

«DOMMAGE !!!» avait dit tonton Salim...

Bon citoyen... 47 ans... originaire et demeurant à Guelma... marié... père d'un enfant de 7 ans... connu et traité pour un cancer de la vessie... évoluant depuis 2005... fier depuis toujours de l'histoire de sa patrie... il respectait ses lois et ses codes...

Taxieur de profession... il travaillait dur pour payer ses factures... et subvenir aux besoins de sa maladie... être un bon citoyen... à quoi ça sert ? si ce n'est à mourir comme un chien errant écrasé sur le bord de la route par un de ces gigantesques camions qui passent à toute allure...

Je me souviens ce riche pays... qui se transforme en île déserte... pour abandonner ses enfants à leurs souffrances... seuls... comme des Robinson Crusoe... ils meurent en silence... sur leurs certificats de décès... et leurs tombes on devrait écrire... «ils vécurent comme Dieu l'a voulu... et le cancer les a sauvagement assassinés».

Peuple musulman... on devrait faire de notre mieux pour mettre toute la vie qu'on peut dans ce qui reste de la vie d'un homme condamné à mourir de sa maladie... Mon oncle lui... a fait son deuil... Les urgences de l'hôpital de sa ville natale ne disposant pas d'un service de soins intensifs... ou d'unité de soins palliatifs... il connut... le déni... la colère... le marchandage... la dépression... et enfin l'acceptation... dans une grande poubelle... une décharge publique... où l'humanité pue... et se décompose à ciel ouvert... notre défunt, abandonné, a réalisé sa perte et sa mort ressemble à la laideur de sa patrie bien-aimée...

little Voice

## ÉTAT CIVIL Une arabisation préjudiciable

Il y a de cela 26 ans que la décision d'arabiser a été prise et il y a autant d'années que l'administration l'a été. Plutôt que de s'enorgueillir d'une décision qui se voulait nationaliste et allant, pour les initiateurs, dans le sens de donner toute sa place à la souveraineté, l'effet produit est décevant.

En effet, la transcription de noms patronymiques est tellement mal faite qu'aujourd'hui, nombreux sont ceux qui se retrouvent devant les tribunaux pour les besoins de rectification.

Les noms sont différents des membres d'une même famille. Si bien que, pour un certificat de nationalité ou tout autre document, l'on se retrouve dans des situations qui ne font pas honneur à l'administration.

Le père ou la mère biologique ne sont pas, dans beaucoup de cas, les parents de leurs enfants, ou encore, ces mêmes parents ne sont pas descendants de leurs propres parents.

La traduction du français à l'arabe s'est faite de manière irréflective, précipitée et dans un esprit revanchard. La France est partie, le français avec !

Quelle est l'autorité en charge de l'assainissement des registres-matrice ? L'APC ou le tribunal ? Le citoyen qui, lui, ne sait plus par quoi commencer, paye pour les fautes qu'il n'a pas commises. Au final, y aurait-il quelqu'un pour assumer cette responsabilité, morale, dites-vous bien, pour qu'à l'avenir, pareille ineptie ne se reproduise plus ?

Achour Boufetta

## TEXTOS

• Sache Nada que depuis que tu es partie au Canada en 2009, je sens un grand vide dans ma vie. Notre relation amoureuse a duré 4 longues années pleines de bonheur mais en vain ! Fais-moi signe si tu me lis. Un grand bisou.  
Ton ex.-H. B.

• A toi Mohamed C.

Je t'écris 18 ans après le message que tu m'as envoyé sur les lignes du même journal. Si tu savais combien tu me manques, je n'ai jamais cessé de t'aimer, si seulement je pouvais. La conclusion ? L'amour existe. Tu as traversé la Méditerranée, tu m'as laissée toute seule avec mes chagrins, tu as tout emporté avec toi, mon cœur et mon âme. Que te dire de plus, j'ai tout oublié quand tu m'as oubliée. Comme tu l'as dit toi-même, notre histoire est inachevée. Si tu savais Mohamed ce que la vie est amère sans toi. Mon cœur est empli de ton amour. Je sais que dans une autre vie, on se rencontrera.

Karima

Ecrire à : textosoir@gmail.com

## Les seventies : une «Love Story»

Certains pensent trouver dans la parade une reconnaissance ou encore une forme de gratification dans le dénigrement, n'y vont pas de main-morte pour qualifier nos belles années soixante-dix (70), de stupides. Une aberration ! Ces gens, nous les comparons aux vieilles commères des temps anciens qui, pour tuer le temps, s'échangeaient des galéjades.

Dans l'impossibilité d'apporter une vérité assertorique, encore moins apodictique et dans ce cas la démonstration nécessitera un raisonnement pointilleux dont ils ne sont pas capables, préfèrent dès lors se rabattre dans le slogan mystificateur.

Bien avant nous, d'illustres compatriotes qualifiaient les «seventies» de bénies pour notre pays, déjà à l'avant-garde du modernisme. Durant cette décennie, il était bon de se réclamer du «situationnisme» car nous ne menions pas une vie de pacha et de farniente mais cela ne nous empêchait pas de suivre une mode vestimentaire

sans que notre apparence d'homme ou de femme ne se réduisît à la culture occidentale.

La mode issue de créateurs des grandes capitales européennes ne tardait pas à atterrir à Alger et dans les grandes villes de l'immense Algérie.

C'est ainsi qu'avec l'avènement des grands festivals de jeunesse :

- Woodstock 1969

- Ile de Wight 1970

- Et le grandiose et super

Festival panafricain d'Alger, juillet 1969 apparaît en Europe un mouvement qui prône le retour aux valeurs essentielles et un happening constant de l'existence.

Un nouveau mode de vie qui gagnait en vulgarisation, n'échappa pas aux oreilles attentives des grands noms de la mode masculine et féminine, inspirée en partie d'Afrique du Nord :

- la chemise à fleurs

- le pantalon pattes d'EPH et tube

- le clark

- le manteau maxi (semblable à celui porté par Henry Fonda, dans *Il était une fois dans l'Ouest*)



- la saharienne

- robes longues «pay-sanne»,

- le bandeau, serre-tête à la Hair.

Chez nous, le bonheur des jeunes de s'habiller, se chauffer qui cadre le mieux avec le plaisir, ne résidait pas dans la nécessité made in... L'Algérie regorgeait d'hommes de métier, versés dans le secteur de l'habillement :

- créateurs

- confectionneurs  
- tailleurs, couturiers  
- trimmer  
- chausseurs  
- habilleurs chemisiers

Les magasins d'Etat et privés, dont certains appartenant à des expatriés, étaient beaucoup plus concentrés sur les grandes artères des villes comme par exemple Alger, les propriétaires ou gérants pouvaient se targuer d'offrir le même produit en vitrine à Paris, Londres ou New York.

Il faut rappeler qu'à cette époque, la culture dans toutes ses composantes ne souffrait d'aucune contrainte dans son mode opératoire. Le cinéma, le théâtre, la télévision, la musique et les activités diverses n'ont jamais connu une période aussi florissante.

Les joies culturelles d'une génération ont été bien comprises par les pouvoirs publics.

C'est ici que nous plantons définitivement le décor des «seventies». Pour le souvenir éternel. On appellera ça une histoire d'amour (love story).

Med Bob (Belcourt)